

—Etes-vous monsieur Bourguignon ?

La très-légère lueur qui éclairait le carré permit à de Valnac de voir que l'habillement du questionneur répondait à son accent. Des pieds à la tête, c'était bien le costume d'un commissionnaire. Mais si ce commissionnaire apparaissait à peu près visible au regard du jeune homme, il n'en était pas de même de Francis qui, dans l'obscurité de l'antichambre, ne pouvait être aperçu par le charabia. Aussi ce dernier s'avança-t-il en disant :

—Voyons, êtes-vous M. Bourguignon ?

Au second pas qu'il essaya de faire, il heurta de la poitrine la main du comte qui le repoussa doucement :

—Que lui voulez-vous ? demanda de Valnac en même temps qu'il s'opposait à son entrée.

Soit que la résistance rencontrée, soit que le son de la voix du comte eût troublé l'Auvergnat, son accent du Cantal parut s'être notablement amélioré quand il reprit :

—Ce que je lui veux ?

Mais aussitôt il retrouva son affreuse prononciation pour continuer :

—Je veux lui dire que son maître, M. Avril, lui ordonne de venir le rejoindre tout de suite au café Procope, rue de l'Antienne-Comédie.

—Au café Procope ? Oh ! oh ! c'est bien loin, mon garçon, appuya Francis méfiant.

—Je dis ce qui est, voilà tout... et même le jeune monsieur a ajouté que c'était pour une affaire aussi grave que pressée. Voilà ma commission faite... maintenant, transmettez-la, si vous voulez, à M. Bourguignon... moi, je me moque du reste.

Et, cela dit d'un ton de railleuse insouciance, le commissionnaire allait s'éloigner quand de Valnac le retint par un coin de sa veste pour lui demander :

—Mais pourquoi n'avez-vous pas transmis votre commission à Bourguignon ?

—Puisque c'est vous qui venez vous présenter à sa place ?

—Ici, oui, c'est vrai... mais, en bas, dans la loge, où vous avez dû vous adresser avant de monter, n'avez-vous pas rencontré celui auquel vous avez affaire ?

—Dans la loge ? ricana l'Auvergnat, il n'y avait pas un chat quand je suis venu... sans compter que la porte cochère était toute grande ouverte, à cette heure où elle devrait être soigneusement fermée... Ah ! vous avez une maison drôlement gardée ! je vous en fais mon compliment.

Dès les premiers mots, Mme d'Armangis avait reconnu la voix de son frère. Remettant à plus tard le soin de s'expliquer la présence du comte chez Paul Avril, elle avait silencieusement écouté le dialogue. En entendant le commissionnaire parler de la loge déserte, elle se pencha vivement à l'oreille de son frère et, aussi bas que possible, elle lui souffla :

—Cet homme dit vrai.

Sa mission remplie, le suspect enfant du Cantal n'avait plus qu'à s'en aller. Il souleva sa casquette et, après avoir, de son soulier ferré, lâché une ruade qui avait la prétention de représenter une révérence, il fit un pas de retraite en prononçant un "Bonchoir, monchieu" du plus parfait accent. Mais de Valnac n'avait pas desserré les doigts qui tenaient la veste. D'un brusque mouvement de poignet, il retint le commissionnaire en lui disant d'une voix sèche :

—Oh ! ne filez pas si vite, mon brave. Attendez donc un peu, j'ai une autre explication à vous demander.

(A CONTINUER.)

## L'HOMME DES GREVES

### I.

Pierre Nouvelle, le baigneur, tenait dans ses bras la grosse baronne de S... L'énorme baigneuse se laissait porter à la mer avec un abandon ridicule. Elle avait passé l'un des bras autour du cou de son jeune maître nageur. Il avait à peine une trentaine de pas à faire avant d'atteindre le bord des vagues et de pouvoir leur confier son volumineux fardeau. Ses pieds enfonçaient dans le sable encore sec et chaud des rayons du couchant.

Tout à coup, une grande jeune fille blonde passa entre lui et la mer. Il s'arrêta pour lui faire place, et soit qu'il se crût arrivé en pleine eau, soit qu'il eût oublié la florissante personnalité dont il était momentanément dépositaire, il ouvrit les bras et lâcha la baronne, qui tomba lourdement sur le sable.

Ceci eut lieu en 188... aux bains de Saint-Malo, en Bretagne.

La jeune fille dont l'apparition fut si fatale à Mme de S... avait de fort beaux yeux, d'un bleu sombre où de longs cils se miraient comme des feuilles d'iris dans un étang. Ses longs cheveux blonds couronnaient d'une auréole son front marbré aux tempes de fines veines. Son nez était d'une régularité austère. Quand le sourire ouvrait l'aile sur sa jolie bouche épanouie, il l'animait comme le papillon d'or anime les lèvres demi-ouvertes d'une jeune rose. On admirait surtout ses mains mignonnes, aux ongles d'un blanc rosé et dont les joints étaient ombrés de fossettes.

Elle portait une longue tunique transparente, qui laissait deviner la cambrure gracieuse de sa taille svelte et souple.

Cette frêle jeune fille était douée d'un caractère chevaleresque et résolu. Sa droiture était incapable de prendre le pli des préjugés.

L'habitude du monde n'avait pu déflorer en elle cette exquise délicatesse de cœur qui reste l'apanage de quelques femmes d'élite. Noble de nom et d'âme, elle n'avait pas la religion des privilégiés ; elle avait reçu de son père une bonté généreuse sans affectation, de sa mère une beauté lumineuse sans recherche ; elle avait sans le savoir toutes les forces de la femme et pas une de ses faiblesses.

Son père, le colonel de Saint-Bertrand, avait conservé jusqu'à cinquante ans la forte candeur des âmes qui ne croient pas au mal parce qu'elles l'ignorent. Il avait une bravoure tranquille, servi par une vigueur prodigieuse. Il était grand. Ses cheveux très blancs, épais et courts, s'écartaient autour d'un large front sans rides. Son regard ordinairement doux et voilé, s'emplissait d'éclairs dans le péril.

Mme de Saint-Bertrand avait été mariée jeune, elle avait aimé son mari de cet amour unique, absolu, qui donne à l'âme sa plus noble, sa plus légitime expansion : la passion dans le devoir. Elle avait dû être fort belle, car le temps n'avait pu effacer les grandes lignes de sa beauté. Elle devait être bien bonne, car le culte de son mari pour elle n'avait pas vieilli d'un jour.

Ces deux exemples vivants d'héroïsme et d'amour avaient entouré l'enfance de Mlle de Saint-Bertrand. Elle s'appelait Emmeline comme sa mère, elle était le reflet de ces deux nobles types, le prisme idéal où s'étaient concentrés ces deux purs rayons.